

**Alina Reyes**

**Voyage autour du Coran**

© Alina Reyes, [alinareyes.net](http://alinareyes.net)

## Sourate 1, *Al Fatiha*, L'Ouvrante

Commençons doucement notre lecture du Coran. Il est encore pour nous, qui venons de la Bible, que nous avons lue en hébreu et en grec, une contrée à peu près inconnue. Tel Abraham, nous voici donc en train de quitter notre pays pour aller de nouveau à la rencontre de Dieu, qui toujours veut nous bouleverser de nouveau.

Le mot arabe Coran signifie *lire, réciter* ; il est apparenté à l'hébreu *qara*, que nous avons rencontré tant de fois dans l'Ancien Testament, verbe signifiant *crier, appeler, nommer*, verbe par lequel Dieu appelle et interpelle l'homme, et aussi par lequel Adam nomme les vivants qui lui sont donnés, et encore par lequel les prophètes appellent les hommes à écouter Sa parole.

Écouter. Marie, nous dit l'Évangile, fut bouleversée par l'Annonce de l'ange Gabriel. Le même qui, dans une grotte, vint appeler Mohammed à lire, ce qui voulait dire aussi à s'approprier à dire le Coran qui allait descendre du ciel. L'Ouvrante, première sourate de ce livre sacré, ouvre l'oreille du lecteur que nous sommes. Je commence juste à déchiffrer l'écriture arabe, je ne sais encore rien de cette langue, mais en entendant les mots *Al Fatiha*, je pense à celui que prononça Jésus, sans doute apparenté, dans une autre langue sémitique : *Effata*. « Ouvre-toi ».

Les sept versets de cette sourate, que Mohammed a nommée dans des hadith « la mère du livre », résument tout le Coran, dit-on. Laissons-les résonner autant qu'il se peut à partir de leur traduction, forcément incomplète mais qui n'empêche pas de voir le mouvement de l'Esprit dans la lettre ouvrir notre cœur de l'Un, qui est Miséricorde, au multiple des mondes dont il est roi, de la source à la fin de notre être, et de l'infiniment grand à l'infiniment proche, proche du secret de notre cœur où Lui seul distingue ce qui est bon de ce qui ne l'est pas, Lui le seul que nous adorons et qui par là peut nous sauver en nous conduisant sur la juste voie.

1. *Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux.*
2. *Louange à Allah, Seigneur de l'univers.*
3. *Le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux,*
4. *Maître du Jour de la rétribution.*
5. *C'est Toi [Seul] que nous adorons, et c'est Toi [Seul] dont nous implorons secours.*
6. *Guide-nous dans le droit chemin,*
7. *Le chemin de ceux que Tu as comblés de faveurs, non pas de ceux qui ont encouru Ta colère, ni des égarés.*

## Sourate 96, *Al-Alaq*, « La foi »

Munie de mon dictionnaire tout neuf, je me risque à une traduction-interprétation des

cinq premiers versets descendus, révélés au Prophète dans la grotte de Hirâ.

*1 Lis ! Au nom de ton Seigneur qui composa,*

*2 composa l'homme d'une foi.*

*3 Lis ! Ton Seigneur est le Généreux,*

*4 qui fendit à la lèvre l'homme par le calame,*

*5 à l'homme enseigna ce qu'il ne savait pas.*

*Iqra ! Lis !* est le premier mot du Coran descendu, mot apparenté au nom de ce Livre, qui signifie lecture, récitation. Mohammed ne sait pas lire quand lui est faite cette injonction. Mais ce n'est pas une écriture d'homme qu'il lui est demandé de lire. Lire pour lui va être écouter et dire, retranscrire la parole qui lui descend du ciel. Une parole enchantée, enchantante et à dire comme un chant, le chant qu'elle est. Beaucoup d'assonances en a dans ces cinq premiers versets révélés. Qui ouvrent la lèvre du Prophète afin qu'il parle. La même image se trouve à l'intérieur de l'hébreu, dans l'Ancien Testament, où la langue signifie d'abord la lèvre. Et la prière des Heures chrétienne commence par ces mots : « Seigneur, ouvre mes lèvres, et ma bouche publiera ta louange ».

Le verbe habituellement traduit par *créer* dit d'abord : *donner une mesure à, composer*. Je reprends ce premier sens : Dieu crée en donnant la mesure (du et au monde, de et à l'homme), mesure mathématique et musicale à la fois, composition physique et poétique.

Le mot *alaq*, qui signifie *adhérence* ou *caillot de sang*, je l'interprète par le mot *foi* parce que, comme je l'ai dit souvent, la foi, c'est adhérer au réel – et le réel, c'est le spirituel. Ce mot *alaq* donne des variantes de sens à partir du sens d'*accrocher*. Il peut signifier grumeau de sang (et évoquer une goutte de sperme), et exprimer aussi l'attachement amoureux. En quelque sorte il est possible de comprendre en ce verset que Dieu a créé l'homme par un acte d'amour, un acte par lequel l'homme est destiné à adhérer à Lui, un acte de foi. Je suis consciente qu'il est audacieux de dire que Dieu a fait un acte de foi, mais ce que nous pouvons du moins comprendre c'est que l'homme est homme parce qu'il vient d'une adhérence, parce qu'il devient homme par la foi.

Le même verbe signifant *enseigner* est repris aux versets 4 et 5. La première fois, je le traduis par son sens premier : « marquer, distinguer par une marque, par un signe quelconque », et de là « faire à quelqu'un une fissure à la lèvre supérieure ». L'homme est en quelque sorte signé par Dieu, à la manière dont un peintre signe son œuvre. Ainsi Dieu, après nous avoir créé d'une adhérence, après nous avoir scellés à lui, fend le sceau et par cette fissure, sa signature, commence à se révéler.

Sourate 114, *An-Nas*, « Les hommes »

*1 Dis : Je me réfugie en le Seigneur des hommes,*

*2 Roi des hommes,*

*3 Dieu des hommes,*

*4 contre la nuisance du fourbe instigateur, caché derrière les autres,*

*5 qui souffle le mal dans les cœurs des hommes,*

*6 qu'il soit d'entre les djinns ou d'entre les hommes.*

C'est la dernière sourate du Coran, et elle est précédée d'une autre brève sourate en forme d'invocation contre le mal. Comme les autres sourates de la fin du Livre elle fait partie des premières sourates descendues. Je l'ai traduite au plus près, sans pouvoir conserver le magnifique balancement des versets, qui riment tous en arabe. « Caché derrière les autres » (v.4) est le sens premier du mot, je n'ai pas trouvé à le dire autrement, de façon à le faire rimer avec hommes.

Nous avons vu que lors de la première descente, il fut dit d'abord au Prophète : « Lis ». Ici il lui est commandé de dire. C'est une expérience que tout prophète connaît. Nous la trouvons dans l'Ancien Testament bien sûr, et j'ai moi-même connu ce commandement impérieux, qu'on ne peut imaginer si on ne l'a vécu. Il ne s'agit pas de quelque chose comme l'inspiration qui vient au poète, et que je connais aussi bien sûr, mais véritablement de ce verbe dire qui est intimé explicitement et avec une force inouïe, qui vous éjecte littéralement de vous-même. *C'est Dieu qui dit* à travers vous, vous êtes obligé de le dire. Voilà tout ce qui fait la différence entre une parole poétique et une parole révélée. La parole révélée a une allure poétique aussi, mais elle est beaucoup plus que cela, elle vient d'ailleurs.

En cette sourate, qui est un jaillissement comme toutes les splendides brèves sourates du début de la révélation et de la fin du Livre, Dieu est appelé Seigneur, Roi, Dieu. Il est le repère absolu, et le protecteur. Le verbe qui dit « je me réfugie » signifie d'abord « s'attacher comme la chair à l'os ». Nous retrouvons cette idée d'adhérence exprimée dans les premiers versets descendus.

Être en Dieu est le refuge contre le mal. En arabe la préposition n'est pas *contre* mais *de*, comme nous disons « se protéger du mal » ; elle marque mieux la séparation. Nous l'avons vu aussi dans la Genèse, Dieu sépare ce qui doit être séparé. De quoi Dieu sépare-t-il le croyant ? Du mal, de la nuisance du fourbe, qu'il vienne de parmi les djinns ou de parmi les hommes. Le mal peut venir des hommes mais Dieu est leur Seigneur, Roi et Dieu, et il a le dernier mot. Le mal peut entrer dans les hommes, mais pas en Dieu. Qui demeure en Lui en est à l'abri. C'est l'ultime sourate du fantastique déploiement qu'est le Coran, sa conclusion. À travers le Livre nous avons

appris (nous allons apprendre) à entrer dans la demeure de Dieu, Souverain des univers comme il est dit dans la première sourate, et nous saurons que nous y sommes non seulement protégés du mal des hommes, mais aussi, comme il est ici répété cinq fois en six brefs versets, que nous y sommes des hommes.

#### Sourate 18, *Al-Kahf*, La Caverne

C'est un texte qui parle de jugement de Dieu et de résurrection. Il est venu à Mohammed en réponse à des questions qui lui étaient posées par des polythéistes qui doutaient de sa qualité de prophète. Il nous faut comprendre, chrétiens et musulmans, que le Christ et le Coran sont de Dieu parce que tous deux, l'un par sa divine humanité, l'autre par sa divine beauté, ne peuvent pas venir de l'homme, ne peuvent venir que de Dieu. De façon unique, comme Dieu l'est. Et veut que nous soyons unis en Lui.

Cette sourate est au centre phonologique du Coran. Même nombre de lettres de part et d'autre. Centrale aussi dans sa signification.

Elle a été presque entièrement révélée à La Mecque et comporte 110 versets. Selon plusieurs hadîth, quiconque en lit le vendredi les dix premiers ou les dix derniers versets (lesquels protègent de l'antichrist), bénéficie d'une lumière jusqu'au vendredi suivant. Et quiconque la lit reçoit une grande lumière au Jour de la Résurrection.

Le Coran est semblable au ciel étoilé. Son ordre est absolument parfait, même s'il nous échappe. Quant à sa contemplation, elle demeure libre. Nous avons déjà contemplé la première sourate, *Al-Fatiha*, L'Ouvrante ; la sourate 96, *Al-Alaq*, que nous avons interprété « La Foi » ; et la sourate 114, *An-Nas*, Les Hommes. Nous proposons maintenant à lire et contempler cette sourate *Al-Kahf* qui est telle l'étoile Polaire du Livre, et que nous allons commencer à commenter. Bien entendu rien ne nous empêchera d'y revenir, comme rien ne nous empêche de contempler inlassablement telle ou telle étoile, telle ou telle constellation, et le ciel tout entier, visible et invisible.

Dans *Relire le Coran*, Jacques Berque évoque « la théologie musulmane, selon laquelle l'époque du Coran est justement celle où des miracles matériels, on est passé aux miracles intellectuels, aux miracles rationnels, aux miracles d'induction. »

Le centre du Coran est plus précisément, dit-il ailleurs, le verset 74 de cette sourate. Il s'agit du verset au cours duquel le mystérieux guide de Moïse tue sans raison apparente un jeune homme rencontré en chemin. Voyant cela, j'ai vu le Livre comme un univers de lumière et de vie, jailli du trou noir qu'est le mystère de la mort ; et de par ce mystère tout entier avertissement et promesse pour le Jour de la Résurrection.

La Bible aussi se développe à partir de ce mystère, avec l'expulsion d'Adam et d'Ève

hors d'Éden et leur entrée dans le monde mortel, et le premier meurtre humain, celui d'Abel par son frère Caïn. Et le Nouveau Testament, le christianisme tournent entièrement autour de la Croix, à savoir la mort du Christ et sa Résurrection, promise à tous.

Veiller à la source unique, proclamer sa souveraineté et son inviolabilité, montrer à partir d'elle le chemin de la Résurrection, tel me semble être le thème premier de cette dix-huitième sourate. Au terme de la première histoire qu'elle raconte, celle de la caverne où se sont réfugiés des jeunes gens persécutés pour leur foi, est affirmé le fait que Dieu seul sait quel était leur nombre, et quel fut le nombre d'années ou de siècles qu'ils y passèrent. Au terme de la deuxième histoire, celle du jardin terrestre, est affirmé le fait que l'homme, contrairement à ce qu'il peut s'imaginer, en définitive n'est pas maître de son destin ; mais que vient assurément pour chacun le moment de se retrouver devant Dieu. La troisième histoire nous conduit à la toute spirituelle « jonction des deux mers » : c'est là que « le poisson » retourne à sa source, comme Moïse va être conduit à le faire en voyant que le sens caché de l'existence et de la mort est en Dieu et lui appartient.

La quatrième histoire est celle d'un peuple primitif, presque sans langue, vivant directement sous l'ardeur du soleil, et menacé par Gog et Magog, qui se voit mis à l'abri par l'édification d'un mur jusqu'au Jour du Jugement. Plus nous avançons dans la sourate, plus le mystère devient profond, insondable et pourtant offert à notre pénétration. Laissons aujourd'hui sa splendeur et son immensité nous renverser, puis nous reviendrons marcher en son domaine, tels les Dormants de la Caverne ou Moïse, son compagnon et leur Guide.

*Kahf* signifie : grotte, caverne (surtout spacieuse) ; refuge, asile ; chef d'une troupe et chargé de ses affaires ; rapidité de la marche, de la course.

Les jeunes gens se sont réfugiés tout à la fois dans la caverne et dans la rapidité de la marche. Des siècles ont passé quand ils se réveillent comme s'ils n'avaient dormi que quelques heures. Ils ont trouvé refuge aussi dans « le chef de la troupe, chargé de leurs affaires », Dieu. Là où la course du temps est libérée de sa mesure humaine, là où se trouve le salut.

*Hûta* signifie : poisson (surtout très grand, notamment le poisson de Jonas) ; et c'est aussi la constellation des Poissons. Le grand poisson est donc aussi la spacieuse caverne, et réciproquement. Mais l'histoire ne se passe pas sur terre, comme pour Jonas qui doit aller prêcher Ninive, elle se passe au « ciel » (la constellation), au lieu des *miracles intellectuels, des miracles rationnels, des miracles d'induction*.

Sourate 19, *Maryam*, Marie (1)

Nous avons commencé à approcher la sourate 18, *Al-Kahf*, La Caverne, que nous avons vue comme un centre mystérieux et générateur du Coran. Que la sourate suivante soit consacrée à

Marie ne pouvait que faire « signe » (c'est le sens du mot aya, verset) à l'auteur d'un livre sur la Vierge qui apparut dans la grotte de Lourdes.

La sourate, révélée à La Mecque, très douce, pure et belle, raconte l'annonce de la naissance de Jean à Zacharie (malgré l'infertilité de sa femme), puis l'annonce de la naissance de Jésus à Marie (malgré sa virginité) et la naissance de ce dernier sous un palmier ; avant de revenir sur quelques figures de prophètes, en particulier Abraham et Moïse.

Quel sens peuvent avoir les cinq premières lettres qui inaugurent la sourate ? Comme certaines autres, elle est en effet précédée d'une suite de lettres qui depuis sa descente sont restées incompréhensibles.

Ici il s'agit des lettres suivantes : Kaf, Ha, Ya, Ayn, Sad.

Sur Kaf et Ha, je peux seulement dire que ce sont les deux premières lettres de Kahf, *Caverne*, nom de la sourate précédente.

Ya, à la fin d'un verbe, est le signe de l'*impératif féminin*. Et il se trouve au cœur du prénom Maryam.

Ayn est l'abréviation d'un mot qui signifie *hémistiche*.

Sad, 14ème lettre de l'alphabet, est l'abréviation de Safer, *mois lunaire*.

Je ne suis pas allée chercher ces sens bien loin, mais tout simplement aux lettres respectives dans le dictionnaire. C'est ainsi que nous obtenons :

*Caverne, impératif féminin à l'hémistiche du mois lunaire.*

C'est-à-dire, au sens terrestre : Matrice, impératif au jour de fécondité de la femme (le quatorzième, à la moitié du cycle féminin).

Mais bien sûr le sens est aussi et d'abord « céleste », spirituel. Souvenons-nous que dans la première sourate, qui ouvre le Livre et aussi toute prière, les mots pour dire et redire la miséricorde de Dieu comprennent l'idée de matrice (comme il en est aussi en hébreu, dans la Bible : l'amour de Dieu a un caractère très physique, et maternel autant que royal). Et souvenons-nous que c'est dans une caverne que le Prophète lui-même a reçu la première fois la visite de l'Ange Gabriel, lui annonçant la descente du Coran.

Enfin, notons que le fait de lier l'hémistiche au mois lunaire revient à relier le verbe au temps, Jésus (appelé dans le Coran Verbe de Dieu) et Marie. Dans la sourate précédente, La Caverne, nous avons vu l'importance eschatologique du thème du temps. Hémistiche comme mois lunaire donnent une forte idée de mesure, et nous avons vu, en étudiant la sourate Al-Alaq, que le verbe habituellement traduit par *créer* dit d'abord : *donner une mesure à, composer*. D'autre part, le mode impératif rappelle cet autre verset du Coran (3, 47) où, Marie demandant comment elle pourra enfanter sans qu'un homme l'ait touchée, l'ange lui répond : « C'est ainsi que Dieu crée ce qu'il veut. Il dit « Sois », et cela est. »

Et il me semble que nous avons dans ces énigmatiques lettres qui ouvrent la sourate une indication aussi sur la création par une sorte de dérivation à l'œuvre dans le verbe : comme si d'une sourate pouvait venir une autre sourate, de la moitié d'un vers l'autre moitié, d'un impératif un indicatif. La langue de Dieu étant véritablement vivante, donc performative et créatrice, dans son absolue pureté.

Sourates 18 et 19, *Al-Kahf* et *Maryam*, La Caverne et Marie (2). Le sens du hidjab.

*104 Ceux-là dont l'élan se fourvoya dans la vie d'ici-bas, et qui s'imaginaient que c'était là pour eux bel artifice,*

*105 ceux-là qui dénièrent les signes de leur Seigneur et Sa rencontre : leurs actions ont crevé d'enflure. Je ne leur attribuerai nul poids au Jour de la résurrection*

*106 telle sera leur rétribution : la Géhenne, pour avoir dénié, pour avoir tourné en dérision Mes signes et Mes envoyés*

*107 tandis que ceux qui croient, effectuent les œuvres salutaires auront en prémices les jardins du Paradis*

*108 où ils seront éternels, sans nulle envie d'y rien substituer.*

La Caverne, traduction de Jacques Berque

Le Coran tourne autour de son centre, qui est partout. Partout reviennent les avertissements aux mécréants, la promesse à ceux qui croient à l'Unique source, créateur et vérité, révélée par le Prophète et ses autres messagers, la révélation eschatologique du sens de la vie, du temps, de l'univers. Nous avons reconnu l'un de ses centres en son centre phonologique, *Al-Kahf*, cette Caverne, ce trou noir de la mort qui ne retient la lumière que pour la libérer, splendide, dans l'éternité de la résurrection. Et nous allons lire le Livre en tournant autour de ce centre.

Nous l'avons dit, la sourate suivante, Marie, est comme une émanation de La Caverne. Marie vient de la Caverne. Marie, mère de Jésus, l'un et l'autre intimement liés, témoignant de la Résurrection issue du temps de la Caverne, de la mort en Dieu, qui dépasse la mort. Nous sommes ici au plein cœur du seul thème qui compte : le voile et le déchirement du voile. La Caverne et Marie sont l'habitation de l'homme en ce monde, une habitation que Dieu voile afin d'y préserver la vie et lui donner, en la dévoilant, sa révélation, celle de la résurrection.

Marie, nous dit le Coran, s'isola des siens dans un lieu oriental (à la source donc) et mit « entre elle et eux un voile ». Un *hidjab*. Le verbe arabe contient aussi le sens d'élever un mur de séparation. De voiler, de garder l'entrée. Le nom désigne tout ce qui peut s'interposer entre l'objet et l'œil, aussi bien : un voile, la nuit, ou l'éclat du soleil. Le Coran lui-même est considéré

comme hidjab, au sens de moyen le plus puissant pour détourner le mal. Le verbe signifie aussi le fait d'entrer dans le neuvième mois de sa grossesse.

Rappelons-nous la dernière histoire de La Caverne, la plus mystérieuse, avec ce mur de séparation qu'élève l'envoyé de Dieu pour protéger jusqu'au jour du Jugement le peuple primitif qui vit au bord d'une source en plein sous le soleil.

Rappelons-nous la Kaaba voilée, autour de laquelle tournent les fidèles.

Rappelons-nous la légende de la toile d'araignée et du nid de la colombe sauvant la vie du Prophète et de son compagnon de voyage, lorsqu'ils quittèrent La Mecque pour Médine, pourchassés par les ennemis. Quand ces derniers arrivèrent devant la grotte où ils s'étaient cachés, ils virent qu'une araignée avait tendu sa toile devant, et qu'une colombe y avait fait son nid, où elle couvait ses œufs. Ils en déduisirent que personne ne venait d'y pénétrer, et passèrent leur chemin. L'anecdote est légendaire mais la nuit dans la caverne est réelle et évoquée dans le Coran : c'est à partir d'elle que commence le temps de l'islam, le nouveau calendrier. Et il est clair que cette toile et que cette colombe signifient à la fois la virginité de Marie, sa grossesse miraculeuse et son prochain enfantement.

Voici aussi où nous voulons en venir. Quand dans l'adhan, l'appel à la prière, le muezzin dit : *venez à la prière, venez à la félicité*, le mot arabe pour dire félicité signifie aussi : lèvres fendues. La prière consiste à réciter la révélation venue de Dieu. À parler la parole de Dieu. À ouvrir la bouche, le voile qu'elle est, ouvrir la parole, pour en faire jaillir la vie, la lumière, la vérité. À en reconnaître et faire le centre autour duquel, cosmique, notre être tourne jusqu'en son accomplissement, éternelle et indestructible félicité.

Sourate 19, *Maryam*, Marie (3)

Les versets de cette sourate qui racontent l'annonce à Zacharie de la naissance de Jean, puis la naissance de Jésus, ont sauvé la vie aux premiers musulmans exilés en Abyssinie, fuyant les persécutions de leurs compatriotes. Quand deux émissaires de La Mecque vinrent les réclamer au Négus, le roi chrétien, ce dernier leur demanda d'abord de s'expliquer sur leur nouvelle religion. Ils affirmèrent leur foi en un Dieu unique, et récitèrent la première partie de la sourate Marie. En l'écoutant le roi mouilla sa barbe de ses pleurs et refusa de livrer les musulmans à leurs compatriotes, leur accordant sa protection.

Marie pour enfanter Jésus, « Parole de Vérité » (v. 34), s'éloigne de sa famille, de tout, et se met sous un palmier. J'ai pensé à la photo de Rimbaud en Abyssinie, vêtu de blanc et si seul sous le palmier. Le palmier bien sûr relie la terre au ciel, sa verdure en éventail est comme le déploiement de l'espace et son tronc fait chemin, depuis la racine enterrée qu'est aussi Marie. Pendant l'enfantement, ce qui est sous elle, sans que l'on sache s'il s'agit de l'ange Gabriel ou de

Jésus, lui indique de secouer le tronc du palmier, d'où lui pleuvent pour son réconfort, manne dorée, des dattes ; tandis qu'un ruisseau, ou une gloire, s'écoule de sous elle : « Mange et bois, et que ton œil se réjouisse ! Avant qu'elle ne fasse vœu de jeûner de parole, de passer le restant de la journée sans parler. (v. 24-26)

L'Esprit de Dieu lui a parlé. Vierge, elle a conçu, est devenue enceinte, et voici qu'elle enfante. Les douleurs viennent, elle s'exclame : « Qu'avant cela ne suis-je morte, et totalement oubliée ! » (v. 23) Je ne connais pas encore la grammaire, je ne peux préciser la traduction, mais je vois que le verbe oublier est répété sous deux formes différentes successives, et je songe à la tournure en hébreu qui répète aussi les substantifs pour exprimer un superlatif, comme dans « Cantique des cantiques » - et peut-être dirait-on familièrement en français : « que je sois oubliée de chez oublié ! » Car ne faut-il pas vouloir l'être, soumis à l'oubli, pour pouvoir endurer le fait d'enfanter un Verbe de Dieu, comme Jésus est aussi nommé dans le Coran (4,171) ?

Cet oubli est mort de l'ego, oubli de soi. D'autres éléments renforcent ce sens en cette première partie de la sourate. Le mutisme de Zacharie après l'annonce (v.10) ; l'isolement de Marie (v.16) et son voilement (v.17) avant l'annonce, son mutisme (v. 26) après la naissance de Jésus. C'est lui-même, nouveau-né, qui prendra la parole, pour se justifier et la justifier ; lui-même parole, suffisant à justifier ce qui paraît scandaleux, l'enfantement par une fille-mère. Comme dans les rituels soufis, l'ego a été déposé, ce n'est plus lui qui parle, c'est la parole de vérité elle-même, la parole venue de Dieu.

Marie de retour dans sa famille avec l'Enfant est appelée sœur d'Aaron. Les exégètes cherchent à expliquer que cet Aaron ne peut être le frère de Moïse, que le Coran sait très bien que la confusion avec Marie, sœur de Moïse et d'Aaron, n'est pas possible. Mais justement, n'y a-t-il pas là un signe ? Revient ensuite le rappel de l'unicité absolue de Dieu, et de l'erreur que commettent ceux qui croient qu'il ait pu se donner une progéniture. (Cette question de divergence avec les chrétiens est bien sûr capitale, et il faut se placer à des niveaux de signification différents pour voir en chacune de ces visions sa propre logique, étroitement liée à la question de la mort du Christ, vue très différemment aussi dans le Coran – nous y reviendrons une autre fois).

Puis c'est Abraham qui est évoqué : son éloignement des siens (comme Marie) pour aller à la rencontre du Dieu unique, grâce à quoi lui seront donnés ses descendants Isaac et Jacob, à qui Dieu accorde « une sublime langue de vérité » (v. 50). Là aussi nous voyons la concordance avec ce qui advient à Marie. Puis est rappelé Moïse, à qui Dieu parla sur la montagne : toujours l'appel à l'isolement suivi de la Parole de Dieu.

La sourate se termine par la mention d'autres prophètes, Ismaël, Idris (Énoch), Adam, Noé, de nouveau Abraham et Israël... Marie ne serait-elle pas leur sœur, comme celle d'Aaron et de Moïse ? J'ai trouvé dans le dictionnaire cette indication : avant d'être un prénom, maryam

désigne une « femme qui aime et recherche la société des hommes, mais qui est chaste et vertueuse ». Et celle qui enfante le Verbe de Dieu, n'est-elle pas un prophète parmi les prophètes ? La sourate se conclut par de longs et vigoureux avertissements aux mécréants, « tandis que ceux qui croient, effectuent l'œuvre salutaire, le Tout miséricorde les comblera d'amour » (v. 96, trad. Jacques Berque). « Et tout cela sera le commencement des douleurs de l'enfantement », a dit un jour Jésus (Matthieu 24, 8), parlant de ces derniers temps qu'évoque aussi l'Apocalypse, avec ses grands combats au milieu desquels une femme enfante dans le ciel.

Sourate 18, *Al-Kahf*, La Caverne (3). Ses enseignements politiques.

Comprendre ce qu'est, dit et révèle le prodige que sont la Bible, l'Évangile et le Coran, c'est comprendre ce qu'est Dieu, qui il est et ce qu'il veut. C'est bannir la possibilité de l'instrumentaliser. C'est reconnaître qu'en Lui seul réside notre histoire, notre être et notre devenir. Et qu'il est donc de notre devoir absolu d'aider les hommes à comprendre Sa parole, son sens qui n'est pas figé dans le temps mais au contraire vivant, évoluant comme un organisme, un arbre de vie qui jamais ne cesse de produire des fruits beaux et bons à contempler et à manger, pour quiconque va vers lui avec la permission des anges qui en gardent l'accès.

Nous l'avons montré dans nos lectures précédentes, la sourate *Al-Kahf* n'est pas seulement au centre phonologique du Coran, elle en est comme une matrice, à l'image de ce qui fait son titre, cette Caverne où mûrit la résurrection. C'est en s'isolant lui-même dans une grotte que le Prophète a commencé à recevoir la révélation, signe de résurrection pour son peuple et lui. Or que se trouve-t-il dans ce centre du Livre autour duquel nous tournons comme autour de la Kaaba ? Au centre du centre, nous l'avons dit, un verset qui indique le mystère choquant de la mort. À l'entrée ou au déploiement du centre, une histoire chrétienne de résurrection, celle dite des Sept Dormants d'Éphèse. Suivie d'une parabole sur le sens de l'existence, puis d'une plongée dans les eaux célestes avec Moïse, et enfin d'une expédition aux confins de l'humanité. Une succession de récits de plus en plus énigmatiques, conclue par l'annonce eschatologique du Jour où toutes les âmes auront à répondre à l'appel.

Telle une pierre noire au milieu du Livre, *Al-Kahf* rayonne au secret d'une intense énergie spirituelle, celle qui transporte quiconque s'en approche dans la voie de la résurrection, transforme la mort en vie, la finitude en vie éternelle. Le Coran tout entier rayonne de ce rayonnement puisé en son centre qui est partout, tout en se trouvant résumé et imagé en *Al-Kahf*, sourate récitée tous les vendredis. Nous y reviendrons, continuerons à y pénétrer plus avant. Pour aujourd'hui, notons que le sens eschatologique du texte ne nous empêche pas d'y voir aussi un enseignement politique. D'après ce qui nous est montré dans La Caverne, comment devons-nous nous comporter au sein de la Cité terrestre ?

Les histoires ou paraboles successives désignent clairement le mal causé par les abus de pouvoir des hommes. Dans le premier récit, les jeunes gens sont confrontés à la dictature d'une idéologie idolâtre. Face à sa force brutale, se soumettent-ils ? Non. Ils se retirent ensemble. Non pour mourir ou disparaître, mais pour ne pas laisser corrompre leur foi, leur innocence. Leur voilement par la caverne est un témoignage. Le monde veut les forcer à se nier en se faisant discrets ? En se réfugiant en Dieu, dans ce rocher biblique, cette caverne qui est aussi temple, autel, mosquée, ils traversent les siècles et les barrières, deviennent un signe aussi visible que l'étoile au-dessus de la grotte de la Nativité.

Cependant la réaction au monde mortifère ne consiste pas seulement dans le retrait. L'histoire des deux hommes au jardin enseigne que le comportement dominateur, suffisant et méprisant du riche finit par le perdre. Comment réagit le moins favorisé à l'arrogance du dominant ? Non pas en se taisant, mais en lui rappelant les droits de Dieu, sans hésitation ni timidité, en prenant le temps d'argumenter, démontrer, affirmer le vrai.

Dans l'histoire suivante Moïse, en cheminant sous la guidée d'un envoyé de Dieu nous enseigne comment continuer à progresser et à garder la foi même quand l'iniquité à l'œuvre dans le monde tendrait à nous en détourner. Car si l'on rencontre souvent, en plus de l'iniquité des hommes, une apparence d'iniquité de Dieu, c'est seulement parce qu'on en ignore le sens. Le récit constitue donc pour notre vie terrestre, notre politique en ce monde, une incitation à garder la foi et à chercher à pénétrer plus avant dans la connaissance. Le dernier, énigmatique et bref récit des expéditions de Dhu'l-Qarneyn aux confins de l'humanité confirme la nécessité de cette quête de la connaissance, qui est aussi voyage à la rencontre de l'autre.

Nous serons sans doute appelés par la sourate précédente, *Le voyage nocturne*. D'ici là nous pouvons récapituler les enseignements politiques de La Caverne : se faire témoins de la lumière en se retirant des systèmes idolâtriques ; répondre à l'arrogance par des paroles de vérité ; continuer à avancer dans la connaissance.

Selon le Coran, Dieu seul sait combien ils étaient, dans la caverne. Peut-être trois, est-il dit d'abord. Et je songe : un juif, un chrétien et un musulman, attendant de ressusciter ensemble de leur engourdissement dans un monde troublé ? Peut-être sept, ou plus, dit encore le texte. Peut-être bien toute l'humanité, réunie dans sa diversité ?

#### Sourate 17, *Al-Isra*, Le Voyage Nocturne

*Il est l'Audient, le Voyant*, est-il dit d'Allah au premier verset de cette sourate qui évoque, en 111 versets, le fameux voyage que fit le Prophète en prière, de nuit, de La Mecque à Jérusalem et de Jérusalem au Ciel, auprès de Dieu. Ici cependant pas de jument ni de détails pittoresques (comme il s'en trouve dans des hadiths), seulement la Vérité nue. Mohammed (le

salut et la bénédiction de Dieu soient sur toi), je crois que tu as chevauché à cru une cavale nommée Audience et Voyance d'Allah. C'est le miracle de la prière profonde, et je me rappelle ton voyage quand au cœur de la nuit je pratique comme toi la prosternation, Essoujoud, ce mot qu'on retrouve dans Masjid, la Mosquée, tout lieu où l'on se prosterne, la terre entière étant mosquée pour un musulman. Et aussi quand, me redressant après m'être inclinée, je prononce « Samia Allahou Liman Hamidahou », « Allah entend celui qui le loue », ce mot Samia que l'on retrouve dans l'appellation As-Sami, l'Audient, et aussi dans le nom du fils d'Abraham notre ancêtre, Ismaël, et dans l'antique invocation juive, redite par Jésus, Shema Israël, Écoute, Israël, le Seigneur, notre Dieu, est Un... Oui un voyage dans la langue de Dieu, dans sa Parole transmise à Ses prophètes. Afin de lui faire voir Min Ayatina, dit ce même premier verset, De Nos Signes, ou De Nos Merveilles... et j'écoute et je vois que c'est le même mot qui dit Versets. Dieu t'a fait voir de Ses versets, des antiques et des nouveaux sans doute, Dieu t'a transmis comme Signes et Merveilles ses Versets, que j'entends que je sens galoper sous moi dans le désert tandis que je les vois, quand je les lis...

Voyage de la « mosquée sacrée », Al-Haram, à « la mosquée la plus lointaine », Al-Aqsa, trajet eschatologique de la source de tout à l'ultime, du nombril de monde au lieu de la résurrection, de la boîte noire de La Mecque au lieu où tomba, comme l'avait prophétisé Jésus, le Temple jamais relevé. Trajet de l'Interdit (le sacré) au Révélé. Trajet de la terre au ciel via Jérusalem, de la forme au sens, de l'ouïe au dit, de la vision au réel, du sujet à son objet. Le Coran est la transfiguration de l'Écriture – c'est pourquoi, au premier temps de la Révélation, l'Ange de Dieu ne demande pas à Mohammed d'écrire, mais de lire. Les *signes* anciens, il va les lire selon la nouvelle révélation. Et dès le deuxième verset, voici Moïse et le Livre. Et dès le verset suivant, Noé et l'Arche.

Puis voici le grand sujet, celui du mal commis par les hommes, de leur non-écoute de la parole de Dieu, et du châtement terrible qu'ils encourent. C'est sur ce terrain que galope la monture jusqu'à la fin de la sourate, le terrain des fins dernières de l'homme, qui est aussi avertissement contre l'enfer après la mort pour ceux qui auront placé tout leur désir sur terre, suivi le diable qui « *ne fait des promesses qu'en tromperie* ». Sur le déluge, il y revient, car l'eau est la parole où Dieu fait naître et où il fait sombrer, par où il sauve, aussi. Moïse la traversa avec son peuple, Noé y navigua avec ses fils et les vivants, elle noie les méchants, sauve les justes. « *Êtes-vous à l'abri de ce qu'Il vous y ramène (en mer) une autre fois, qu'Il déchaîne contre vous un de ces vents à tout casser, puis qu'Il vous fasse noyer à cause de votre mécréance? Et alors vous ne trouverez personne pour vous défendre contre Nous !* » (v. 69) Sachez traverser sains et saufs la nuit, accomplir le pèlerinage périlleux qu'est la vie en ce bas monde, tel est le message de cette sourate, aussi centrale que *Al-Kahf* et *Maryam*. Et pour cela, les derniers versets sont des

appels renouvelés à la prière, des conseils pour la faire et louer celui « *qui n'a point d'associé en la royauté* », celui qu'on ne doit point évoquer comme s'il était tour à tour tel ou tel homme ou l'homme, comme le font ceux qui ont laissé se dégrader complètement leur foi, leur vision de Dieu. Mais Dieu est miséricordieux, il a fait descendre le Coran. Qu'ils le lisent en priant, et ils découvriront : « *quand tu lis le Coran, Nous plaçons, entre toi et ceux qui ne croient pas en l'au-delà, un voile (hidjab) tabou* » (v.45). Et tu es parfaitement pur et inatteignable, comme *Al-Haram*, ton lieu de départ en ce voyage nocturne, parfaitement musulman, c'est-à-dire en paix bienheureuse.

Sourate 20, *TaHa*, « Au puits de ma béatitude »

Nous continuons à tourner autour du Coran et à l'intérieur du Coran à partir de ce centre qu'est la sourate *Al-Kahf* – tout en nous rappelant avoir dit que le centre du Coran est partout dans le texte, où sans cesse sont repris et déclinés les mêmes thèmes, lesquels peuvent se résumer en un thème unique, le thème eschatologique de la source et de la fin dernière, du but de l'homme, de son passage ici-bas.

Commençons cette fois par resituer la descente du Coran dans son contexte anthropologique, en citant ce passage du livre de Jacqueline Chabbi, *Le Seigneur des tribus*, à propos du *'ilm*, le « savoir tribal » :

« Étymologiquement, le *'ilm* tribal est centré autour de la recherche des marques et des traces. *Alam*, de même racine ('LM), désigne d'ailleurs ce « signe de piste ». Le savoir tribal est avant tout une science du déplacement. La connaissance, très prisée dans ces milieux, des généalogies et des alliances est aussi de cet ordre. Elle porte sur les relations et sur les réseaux. Comme la science de la piste, elle mobilise la mémoire et prépare à l'action. Il en va de même de ce que l'on pourrait appeler le « pistage du destin », c'est-à-dire du *ghayb*. »

Nous sommes ici dans le même type de savoir que celui des premiers Hébreux, nomades, ou des Aborigènes d'Australie, nomades aussi, dont Bruce Chatwin a décrit la pensée complexe, si étrangère à la pensée des sédentaires. Un système de pensée où l'essence du monde est en quelque sorte semblable aux circonvolutions du cerveau, et qui atteint son but dans le monothéisme juif des origines, lui-même transcendé dans le monothéisme coranique, comme nous allons continuer d'essayer de le montrer, ou de le faire apercevoir.

Citons encore, en guise de mise en route, ce splendide passage d'une traduction par Jacqueline Chabbi, du « récit authentique, *Khabar*, mis sous le nom de Wahb (Ta'rikh, I, 130-131) » :

« J'ai placé le premier *bayt* qui ait été édifié pour les hommes au creux du val de la Mekke, lieu béni (...) ils y viendront, des pieds à la tête couverts de la poudre des pistes, montés

sur des chamelles efflanquées (tant ils seront venus de loin), par les gorges les plus profondes ; tout tressaillants de dire sans relâche : me voici venu ! me voici venu !, laissant sans discontinuer couler leurs larmes et rouler dans les gorges comme d'un grondement ininterrompu, le nom de Ma Grandeur. »

En notant que le mot *Khabar*, qui désigne les « récits authentiques » autour du Coran, est apparenté au nom qui désigne une « dépression toujours humide qui permet la pousse et la survie permanente des jujubiers » - arbres que l'on retrouve au paradis, et dépression qui rappelle celle où est bâtie la Kaaba, autour de laquelle les pèlerins tournent, comme nous autour de La Caverne, *Al-Kahf*.

Pourquoi certaines sourates commencent-elles par une succession de lettres qui ne veulent apparemment rien dire ? Le Coran, Livre révélé, jongle avec la lettre à la vitesse de l'éclair. Génie de la langue, proche de celui dans laquelle s'écrivit la Bible, et où déjà, par-delà les deux dimensions visibles de l'Écriture, la littérale et la spirituelle, s'ouvrent secrètement d'autres dimensions, ouvrant sur d'autres sens, d'autres univers (où nous nous sommes aventurés dans *Voyage*). Nous avons vu que tel était le cas de la sourate *Maryam*, inaugurée par cinq lettres dont nous avons discerné un sens. La particularité de la sourate *Ta-Ha* est de porter en titre les deux lettres qui forment son premier verset. Comme dans *Maryam*, il s'avère que ces lettres indiquent quelque chose de capital qui est voilé par pudeur.

Cette sourate de 135 versets commence par le rappel de la Souveraineté de Dieu, qui « connaît le secret et même ce qui est encore plus caché » (v.7). Pour sa plus grande partie elle reprend l'histoire de Moïse, conclue par une méditation sur la Révélation (v. 9-114). Enfin, introduite par un rappel de l'histoire d'Adam, elle ouvre sur l'appel à suivre la juste voie en vue du Jour de la résurrection et de la rétribution.

*Ôte tes sandales, car tu es dans le val sacré de Tuwa*, dit Allah à Moïse quand il s'approche du buisson ardent, au verset 12. Nul ne sait d'où vient ce nom, Tuwa. Mais il est certain que ce nom, placé en cet endroit absolument essentiel de la Révélation, fait signe. Et pénétrer dans ce signe, c'est rejoindre aussi les deux lettres initiales qui donnent à la sourate son nom. Pour cela il nous faut nous aussi ôter nos sandales, et entrer pieds nus dans le lieu immaculé de la langue. Ici ce n'est plus nous qui nous servons d'elle pour communiquer, mais elle qui vit, indépendante de nous, sans besoin de nous, souveraine et ne se laissant approcher que de ceux qui se sont dépouillés de toute protection et de toute prétention sur eux-mêmes et sur elle.

Avançons-nous comme des nouveau-nés dans les profondeurs de la langue, où elle palpite et évolue dans la lumière. *Tuwa* s'y trouve entre *Tawa* et *Tuba*. Nous y voyons *Tawa* désigner tout ce qui est plié ou qui se ploie, un rouleau ; un mouvement de va-et-vient ; la maçonnerie intérieure d'un puits. Et *Tuba*, qui est aussi le nom d'un arbre du paradis, exprimer la

béatitude.

D'autant plus qu'il est question de Moïse, nous nous rappelons que pour les juifs, la béatitude consiste à lire le rouleau de la Torah. Nous nous rappelons que nous avons vécu cette béatitude, que nous retrouvons en lisant le Coran, aussi près de sa langue que nous le pouvons. Et nous comprenons que le nom *Tuwa* exprime plus que cela encore. Le Ta initial de la sourate est aussi la lettre initiale de *Tuwa* (et de *Tawa*, et de *Tuba*). Quant à la deuxième lettre, le Ha, elle sert d'affixe pronominal. Sans fatha (accent-voyelle a), comme ici, elle indique le génitif ou le datif. Si bien qu'il nous est possible d'entendre, dans ce *TaHa* : « De mon T », ou « À mon T », T pouvant signifier le confluent de la béatitude et tout à la fois, comme nous allons maintenant le voir, des plis et du rouleau, du va-et-vient, du puits.

Rappelons-nous ce que nous avons indiqué, au début, de la pensée nomade. Je ne ferai pas ici l'analyse détaillée du contenu de la sourate, ce serait trop long. Mais tout un chacun peut la lire en y notant le thème constant du déplacement, des allées et venues, tant dans l'espace physique, géographique, que dans l'espace mental et spirituel. Le texte arpente les pistes de l'existence et leurs replis, et c'est pour guider l'homme, lui éviter les égarements.

Au verset 39, Dieu explique à Moïse qu'il l'a sauvé des eaux, nouveau-né, afin qu'il soit élevé « sous mon œil », dit-il. Le mot *Ayin*, qui signifie en hébreu à la fois œil et source, signifie en arabe œil ; personne ; essence. Et encore, entre autres : pluie qui tombe plusieurs jours de suite. Ou : tourbillon d'eau dans un puits. Par où nous revenons à la source, à l'œil, au puits de *Laaï Roï*, « Le Vivant qui me voit » où Agar entendit l'Ange lui annoncer la naissance de son fils Ismaël. Voici comment nous commentons cet épisode :

« C'est là que l'Ange du Seigneur la trouve, à la source. La source se dit en hébreu : l'œil. Ici il est question de « l'œil des eaux ». Agar pleure, sans doute. Agar est révoltée par le traitement qui lui est fait. À l'œil des eaux, au lieu de désespérer, elle voit Dieu. L'Ange du Seigneur lui indique la voie du salut : voir plus loin. Plus loin que la tribulation immédiate, sa vie perpétuée dans une immense descendance – en laquelle se reconnaîtront les Arabes. »

Enroulement et déroulement vertigineux du sens dans le texte.

*Lis ! Et sois bienheureux.*

*Nâr*, feu, désigne aussi dans le Coran l'enfer. *Et dis: "La vérité émane de votre Seigneur". Quiconque le veut, qu'il croit, et quiconque le veut qu'il mécroie". Nous avons préparé pour les injustes un Feu dont les flammes les cernent*, est-il écrit au verset 29 de Al-Kahf. Le mot, de même qu'en hébreu, est tout proche de *nûr*, lumière.

Si *nûr* est entièrement positif – il est un nom du Coran, et Dieu lui-même est Lumière sur lumière (sourate 24, v.35), *nâr* a une double connotation. Ici où le premier récit de la sourate

concerne l'épisode de la Bible dit du buisson ardent, il apparaît d'abord positif. Le récit biblique parlait d'un feu qui brûlait sans consumer le buisson. Le récit coranique dit seulement : un feu. Moïse voit un feu au loin. Il dit à sa famille de rester sur place, tandis que lui part à sa rencontre, dans l'espoir d'en ramener un tison, et peut-être une aide pour le guider. Ce feu s'apparente donc à un espoir de lumière, comme d'une torche pour pouvoir avancer plus sûrement dans la nuit.

Cependant le fait que Moïse demande à sa famille de rester sur place tandis qu'il s'en va au-devant de cette vision de loin, indique, en même temps que l'espoir, le risque que ce feu représente. Le risque, sans doute, qu'encourent les injustes de se voir cernés par ses flammes, comme écrit dans la sourate 18. Or, qui peut savoir, au moment de se présenter devant Dieu, s'il sera jugé juste ou injuste ? C'est tout l'enjeu du Coran : éclairer les hommes dans leur nuit, les prévenir contre le risque de l'enfer. « Nous n'avons point fait descendre le Coran sur toi pour que tu sois malheureux », est-il dit au deuxième verset de Ta-Ha.

Si nous rapportons le récit à des états mentaux, quel pouvait bien être celui de Moïse en voyant de loin ce feu ? Un verbe apparenté à *nâr* signifie « être excité au point de se jeter sur quelqu'un ». Le caractère infernal du feu consiste à être dominé par ses pulsions. Quelques versets plus tard, Dieu retraçant la vie de Moïse jusqu'ici, lui fera notamment rappel du fait qu'un jour il tua un homme (sous le coup de la colère, pour défendre un Hébreu opprimé, ainsi que le raconte la Bible). Nous pourrions interpréter la démarche de Moïse comme celle d'un homme qui, sentant monter en lui le feu morbide, s'en éloigne dans l'espoir de trouver guidance dans le feu purifié de Dieu. Et en effet, arrivé devant le feu, Moïse entend Dieu lui dire d'ôter ses sandales, car il se trouve dans un val sacré. La part d'énergie mal orientée qui se trouvait en lui, Dieu va la retourner en lui donnant mission de lutter contre le mal – incarné dans le texte par leur ennemi commun, Pharaon.

Toutes les allées et venues de la sourate sont des occasions de retournement, de conversion : ainsi qu'il en est de la main de Moïse blanchie comme par la lèpre mais indemne, de son bâton changé en serpent mais redevenant bâton, revenant à son état primitif. Occasions de remise et reprise de l'être dans le droit et bon chemin, celui où dans chacune de nos prières, répétant *Al-Fatiha*, nous demandons inlassablement à Dieu de nous conduire. Pour notre béatitude (ainsi que j'ai interprété les lettres *Ta-Ha*), ainsi qu'en renouvelle constamment la promesse le Coran, parallèlement à ses avertissements contre le mal. En quelque sorte, il s'agit de convertir la tentation du mauvais feu en mise en chemin à la bonne lumière. « Que celui qui n'y croit pas et qui suit sa propre passion ne t'en détourne pas. Sinon tu périras », est-il dit au verset 16, faisant suite à l'annonce de l'Heure, qui va arriver. « Je la cache presque », dit Dieu, tout à la fois donnant un sentiment d'imminence, comme d'un rideau sur le point de s'ouvrir, et préservant la liberté de l'homme, sa responsabilité quant au fait de bien ou mal se diriger. C'est ainsi que

nous verrons Pharaon, dédaignant les signes de Dieu produits par l'intermédiaire de Moïse, sombrer avec son armée. (Et la position de Moïse par rapport à Pharaon, avec toutes ses difficultés, est aussi celle du Prophète par rapport aux forces traditionnelles qui s'opposent au message qu'il lui faut leur délivrer).

Moïse s'est approché de ce feu vu de loin, il a écouté le message qui pouvait en être délivré, c'est pourquoi il est sauvé et peut sauver son peuple. Si le Coran ne cesse d'avertir les hommes contre l'enfer qui les menace, c'est qu'il leur faut, pour en être délivrés, accepter de regarder la vérité en face, toute la vérité. La réalité lumineuse, et la réalité sombre. S'entêter comme Pharaon à ne pas vouloir reconnaître le mal, ou dévier du bien comme plus loin dans la sourate le Samaritain et son idolâtrie pour un veau d'or (v. 85 et suivants), ou comme plus loin encore écouter comme Adam la parole faussée d'un serpent, c'est s'aveugler sur ce à quoi on se destine. Pourquoi m'as-tu refait aveugle ? demande à Dieu Adam (v. 125) après qu'il a obéi au satan, sa mauvaise pulsion, et mangé de l'arbre interdit. C'est que, précisément, il a négligé la parole d'avertissement, il n'a pas voulu voir le mal où il était.

Or ne pas vouloir voir le mal, refuser de le porter à la lumière, c'est se priver de la possibilité d'en être libéré. Dieu est le miséricordieux, il soulage de sa culpabilité celui qui admet la vérité, et par cet acte qui est repentance, permet que tout à la fois le mal et la culpabilité qu'il engendre soient détruits. Aux aveugles que nous sommes, le Coran expose sans cesse et vigoureusement le mal dans sa monstruosité, qui est aussi l'énormité de la culpabilité qui nous plombe et à son tour engendre de nouveau le mal, si nous n'en sortons pas pour aller vers la lumière qui purifie.

La lumière de Dieu, nous dit la sourate *An-Nûr*, « est semblable à une niche où se trouve une lampe. La lampe est dans un cristal et celui-ci ressemble à un astre de grand éclat; son combustible vient d'un arbre béni: un olivier ni oriental ni occidental dont l'huile semble éclairer sans même que le feu la touche. » Nous voici revenus au buisson ardent. À l'arbre béni, contre l'arbre maudit dont mangèrent Adam et Ève. Nous voici revenus au centre de la question. Je vois au loin le feu-lumière de la Kaaba, vêtu de son voile sombre. Je vois les pèlerins faire le chemin vers elle, le chemin du pardon, vers cette étrange maison vide. Je revois en regard les compagnons du Messie faire le chemin vers le tombeau vide, un matin à l'aube, le rocher creux qui n'abrite plus la mort mais fait signe de résurrection. Je me rappelle que le Prophète a dit que c'est vers là-bas, Jérusalem, qu'à la fin des temps nous tournerons notre regard, notre prière. Où le Jardin des oliviers, qu'en ce moment on déracine, reprendra vie et donnera l'huile d'où brillera, dévoilée, la lumière éternelle.

Pourquoi des prophètes ? Telle est la question à laquelle répond cette sourate. À laquelle elle répond en expliquant comment fonctionne Dieu.

Le jour où les hommes vont devoir rendre compte approche ; or les hommes se moquent des avertissements du Prophète, les mécréants l'accusent d'œuvrer dans l'illusion, disent les premiers versets.

Contre ces accusations, Dieu via son Prophète rappelle qu'Il a déjà envoyé d'autres prophètes chargés de révélations, et que les injustes et leurs cités ont péri faute de les avoir écoutés. Et Il ajoute : *Nous n'avons pas créé les cieux, la terre et ce qui est entre, par jeu.* (v. 16). Qu'est-ce à dire ? Le mot pour dire jeu peut aussi désigner un *dé*. Le mot pour dire créer signifie d'abord *donner une mesure*. La Création n'est pas aléatoire comme on pourrait le croire, elle est très précisément mesurée. C'est exactement le constat que font aussi les physiciens de notre temps. *S'il y avait d'autres divinités que Dieu dans les cieux et la terre, ces derniers seraient corrompus* (v. 22) : s'il y avait d'autres lois que l'unique loi de Dieu, le cosmos ne tiendrait pas. Tout comme sont corrompus ceux qui obéissent à des autorités que des hommes ont fabriquées, plutôt qu'à la loi de Dieu.

S'il n'est qu'une Autorité, qu'une Loi, elle s'exerce dans le monde sensible et aussi dans sa dimension spirituelle. La terre et le ciel dont parlent les Livres sacrés désignent effectivement la terre et le ciel physiques, cosmiques, mais aussi la terre et le ciel intérieurs à l'homme. *Au Jour de la Résurrection, Nous dresserons des balances d'une extrême sensibilité, de manière à ce que nul ne soit lésé, fût-ce du poids d'un grain de sénevé, car tout entrera en compte, et les comptes que Nous établissons sont infaillibles.* (v. 47) Indiquer la mesure afin que chacun puisse être en mesure de correspondre à la bonne mesure au moment de la pesée, telle est la mission du prophète. Et il l'accomplit dans la mesure de la langue, la bonne mesure audible dans ses versets rythmés aux sonorités splendides, qui par leur forme même indiquent à l'homme qui les écoute la bonne formule de vie : verneur, justesse, harmonie.

Le verset précédemment cité : « « Nous n'avons pas créé les cieux, la terre et ce qui est entre, par jeu », pourrait aussi se traduire : « Nous n'avons pas donné mesure au plus haut, au plus bas et à ce qui les différencie, par hasard. » Le mot qui dit « ce qui est entre » peut aussi bien exprimer la distance, la séparation, que la différence, et cela dans l'espace comme dans le temps, et dans l'esprit. Ce qui est entre le ciel et la terre, le haut et le bas, les sépare mais aussi permet de connaître leur valeur. Ce qui est entre, ce sont les prophètes. Et, pouvons-nous dire, les hommes qui sont en chemin, en train d'expérimenter, dans la pente et dans le temps, la valeur du haut et du bas, d'apprendre leur mesure. En poussant encore un peu plus loin les sens des mots qui disent *ciel* et *terre*, nous pourrions les traduire : *nom* et *pays*. Le nom et le pays sont à la fois reliés et tenus à distance respectueuse par la valeur qui se tient entre. Et nous pouvons dire, en reprenant

le verset 22 : « S'il y avait d'autres principes que Dieu entre le nom et le pays, ces derniers seraient corrompus. » Et ce qui est corrompu, en état de corruption, va vers la mort. Le nom et le pays doivent être liés par le juste, ou perdre leur être. Que le pays désigne un pays, ou une âme. Il ne s'agit pas d'un jeu.

*Bien au contraire, Nous lançons contre le faux la vérité qui le subjugué, et le voilà qui disparaît.* (v.18) Tout a une destination, soit vers la paix bienheureuse, soit vers la destruction mortelle. C'est pourquoi le Prophète n'a été *envoyé que comme miséricorde pour l'Univers* (v.107). Qui écoute la révélation qu'il transmet apprend la voie juste, la voie du salut. Encore faut-il savoir écouter. Écouter aussi est un chemin, sur lequel l'homme est appelé à progresser. *Et celle qui a préservé sa fente ! Nous avons soufflé en elle de Notre esprit, faisant d'elle et de son fils un signe pour l'univers.* (v. 91) Nous comprenons pourquoi la « fente », premier sens du mot arabe employé ici, signifie aussi un « espace compris entre deux ». Dans la dimension de l'esprit, il s'agit bien de cet espace de la valeur, dont le respect rend seul valide ce qui est.

En recevant l'esprit de Dieu, Marie est devenue avec son fils un signe pour l'univers. Les versets aussi s'appellent des signes. Quand l'homme comprendra pleinement les signes qui lui sont envoyés, quand, recevant l'esprit, il aura pleinement entendu le sens des révélations que lui ont faites les prophètes, alors les révélations verront leur accomplissement, et *ce jour-là, Nous plierons le ciel comme on plie le rouleau des livres. Et de même que Nous avons procédé à la première Création, de même Nous la recommencerons. C'est une promesse que Nous sommes faite, et Nous l'accomplirons.* (v.104)

Sourate 106, *Quraïsh*. Qu'est-ce que la Mosquée sacrée ?

Nous continuons à tourner dans le Coran. Nous avons vu la première et la dernière sourate, nous sommes repartis depuis l'un de ses centres, *Al-Kahf*, La Caverne, nous sommes passés par les sourates immédiatement périphériques, et nous voici de nouveau en chemin dans la structure éminemment fractale de ce Livre, dont les centres et les extensions sont partout.

*Tourne donc ta face vers la mosquée sacrée.* Sourate *Al-Baqara*, v.144. *Et d'où que tu sortes, tourne ta face vers la Mosquée sacrée.* Sourate *Al-Baqara*, v. 149. *Et d'où que tu sortes, tourne ta face vers la Mosquée sacrée.* Sourate *Al-Baqara*, v. 150.

Qu'est-ce que la Mosquée sacrée ? Pour commencer, tournons-nous vers la sourate *Quraïsh*, cent-sixième dans le Livre, vingt-neuvième dans l'ordre de la descente, révélée à La Mecque, où se trouve la Mosquée sacrée matérielle. Tentons une traduction :

1 Pour le roulement des *Quraïsh*,

2 Leur roulement, voyages de l'hiver et de l'été,

3 *Qu'ils adorent donc le Seigneur de cette Maison,*

4 *Lui qui les a nourris, tirés de la faim, et apaisés, tirés de la crainte.*

Les Quraïsh, tribu originaire du Prophète, tiennent leur nom d'un mot qui signifierait « petits requins ». C'est l'étymologie la plus populaire, mais une autre est possible à partir du verbe *qarash* : « couper, rassembler », en particulier dans le sens précis de « réunir les parties d'une chose au corps de la chose » (et par suite indique aussi le profit, sens qui renvoie à leur activité de marchands). Le mot que je traduis par roulement est habituellement traduit par pacte, ou habitude, ou union, mais l'idée de roulement est la base de ce mot. Grâce à quoi voici dans ce premier verset la vision tendue vers le roulement des croyants autour de la Kaaba, au cœur de la Mosquée sacrée, leur roulement tout à la fois semblable à celui des troupeaux qui s'enroulent autour de leur berger, à celui du Livre sacré que l'on roule et déroule, à celui des planètes et des astres autour de leur attracteur. Et je les vois s'enrouler et s'enroulant, se réunir, « réunir les parties d'une chose au corps de la chose », *la chose* mystérieuse et attractive que figure si bien la Kaaba et qui est aussi implantée comme une graine dans le désert attendant *son tour* au plus profond, au plus secret, au plus voilé de notre être, l'habitation de Dieu, Lumière pudiquement gardée dans un nocturne enclos.

Dans le deuxième verset, leur roulement est accolé aux « voyages de l'hiver et de l'été », référence concrète à leur activité de caravaniers dont le point fixe était La Mecque. Et l'axe du temps croise ici l'axe de l'espace, roulement des saisons qui paradoxalement ouvre le cercle, sort l'être de ce roulement autour d'un point fixe, qui sans cette ouverture deviendrait fascination morbide. Car « le Seigneur de cette Maison » (verset 3), selon l'islam bâtie par Abraham, ne se contente pas de donner à l'homme des repères : il lui demande aussi d'en sortir. Tel est selon la Torah le premier commandement qu'il donna au patriarche, père des croyants des trois monothéismes : *Lèk-lèka*, « sors via toi », « *Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, pour le pays que je t'indiquerai.* »

Or quel est ce pays ? Ne serait-ce pas, via l'adoration, celui, justement, du Seigneur de la Maison ? Pourquoi alors s'en arracher, aussi, dans les « voyages de l'hiver et de l'été » ? Parce que c'est ainsi, à partir de son centre d'attraction, que Dieu nous arrache à la faim pour nous rassasier, nous arrache à la peur pour nous apaiser, et nous arrache, en fin de compte, à la mort pour nous ressusciter.

Sourate 2, *Al-Baqara*, La Génisse. Où vont les Gens de la Maison ?

Les pèlerins en blanc autour de la Kaaba en noir sont comme la couronne du soleil quand il est éclipsé. Le Coran tourne autour de la perte de mémoire, et le Coran rappelle. Les

pèlerins en blanc sont comme les lettres du Kitab autour du retrait de l'Être. Où vont les Gens de la Maison, *Ahl al-Bayt* ? Déferler par où les gens déferlèrent, et demander pardon. (v.199)

Ils ont oublié comment est la génisse (67-71), la génisse-pour-Dieu. Le mot *baqara* qui sert à désigner tout bétail bovin (bœufs et vaches mais aussi femmes, domestiques, gale, boulimie et faim violente – au sens spirituel l'apathie mentale, le parasitisme, la soumission aux pulsions) est ici souvent traduit par génisse en référence au contexte, qui demande un animal pour le sacrifice. Or le verbe *baqara* signifie : « ouvrir en fendant ; interroger ; être fatigué ». Et aussi : « tracer des petits ronds de la grandeur du sabot d'un bœuf ; être riche en biens, en troupeaux ; être riche en sciences, très savant. »

Cette génisse est l'antidote à l'oubli. Dieu par l'intermédiaire de Moïse demande à son peuple de lui sacrifier une génisse. Et voici que le peuple ne cesse d'interroger Moïse sur les caractéristiques de la génisse qui lui est demandée. On dirait qu'ils sont égarés, stupides ou sourds. C'est qu'ils ne veulent pas écouter. Ils veulent rester dans leur oubli de Dieu. Dieu à travers toute la sourate et tout le Coran, via son prophète, ses prophètes, combat contre l'oubli de l'Être où s'enferment les hommes. Ils ne savent pas comment est, comment doit être, cette génisse. Au fond ils le savent mais ils ne veulent pas se fatiguer à aller au fond, voir ce qu'il en est. Alors, comme pour gagner du temps, comme en espérant tourner en rond indéfiniment, ils posent une question après l'autre, question sur question. Dieu a demandé une génisse, alors au lieu d'obéir ils demandent des détails : s'ils ne peuvent pas oublier la nécessité du sacrifice, qui leur est rappelée, au moins ils s'oublieront dans les détails, ils noieront le sens du sacrifice dans les détails, les règles, le tout-pensé qui leur évitera d'aller chercher à penser par eux-mêmes, c'est-à-dire à chercher la vérité en Dieu.

Pourtant, qu'est-ce que l'homme quand il n'est pas un bœuf (ni une femme semblable à du bétail qu'on parque dans sa propriété (sociétés patriarcales) ou qu'on met en vente (sociétés libérales), ni un domestique des maîtres du monde, ni un parasite des vivants, ni un esclave de ses appétits) ? Qu'est-ce que l'homme face à Dieu ?

Les mécréants ressemblent à du bétail (v.171). La racine KFR, qui indique la mécréance, signifie d'abord : « couvrir quelque chose, cacher, oublier, renier ». Le Coran ne cesse de combattre la mécréance et selon un hâdîth, à la fin des temps al-Dajjâl, le diable, apparaîtra dans le monde borgne et portant inscrites entre les deux yeux les lettres KFR, que seuls les croyants pourront voir. La mécréance consiste à dissimuler et oublier le Vrai, ce qui revient à déshumaniser l'homme, qui ne se laisse plus guider par la Lumière mais par ses ressassements, ses désirs brutaux, ses auto-aveuglements.

Oui, qu'est-ce que l'homme quand il n'est pas une bête humaine, et où va-t-il ?



## En disant la shahada

أشهد أن لا إله إلا الله وأشهد أن محمدا رسول الله

*Ašhadu an lā ilāha illa-llāh, wa-ašhadu anna Muḥammadan rasūlu-llāh*

“J’atteste qu’il n’est de dieu que Dieu, et que Mohammed est le messager de Dieu.”

Le mot rasoul, « messager », qui désigne le Prophète, vient d’un verbe qui signifie : envoyer un messager ; avoir des cheveux longs et qui descendent en bas ; marcher doucement. Et aussi : avoir du lait en abondance ; envoyer du lait ou en donner à boire ; être en correspondance avec ; laisser aller ; avoir beaucoup de troupeaux ; composer une dissertation ; laisser tomber, couler des larmes ; agir avec douceur.

Mohammed, mon frère, je t’imagine comme Mohammed qui fut mon petit frère, un temps où j’habitai près du désert. Et oui, je le crois, ainsi étais-tu, Prophète, de peau foncée, d’allure noble, mince et souple, de visage finement taillé, harmonieux et parlant, d’yeux profonds et doucement perçants, d’élégance naturelle, humble, immémoriale. Et plus splendide à contempler encore était ton âme, secrète sans se cacher, semblable à la tache claire d’une tente à la fin de la nuit ou d’une grotte où des pêcheurs se réfugient, semblable à toute éphémère demeure et pourtant plus vaste, ramifiée, lumineuse et somptueuse à l’intérieur que les plus somptueux palais, vivante ! Et plus splendide encore était ton cœur, champ, mer et frondaison pour toute créature, battant en chœur avec la Création, à chaque instant tout à l’écoute de son Seigneur, recevant tout de Lui, l’Unique, et se redistribuant par le regard, par la parole, par la main qui donne comme si elle n’avait rien à donner. Ô Mohammed, miséricorde pour les hommes et les mondes, que la prière et la paix soient sur toi, notre bien-aimé ! Toi qui te soumis, ta vie durant, aux tressaillements immenses de la Réception, afin de nous délivrer le Message, avec le rythme et la matière de la prière qui nous rendent bienheureux en nous rendant à Dieu. Ô veuille, notre Prophète, participer à notre joie, à notre paix que nous fêtons pour toi.

Dans la Lumière, Moïse, Jésus et Mohammed prennent le thé devant la tente de leur père Abraham. Marie passe et leur sourit.

"Il n'est d'autre dieu que Dieu" signifie : il n'est rien d'autre que la Vie.